

# Langues Africaines et Développement

Conférence donnée par P. ABEGA Dr de 3<sup>e</sup> cycle Chargé d'enseignement de  
langues africaines et linguistique à l'université de Yaoundé.

Mesdames et Messieurs,

Dans le cadre de cette quinzaine culturelle de la revue « Abbia », grande est notre joie de pouvoir prendre la parole. Nous remercions vivement les organisateurs de cette fête de la Culture, de nous avoir invité à réfléchir, devant vous, sur la place éventuelle des langues africaines dans notre développement.

En effet, il y a développement et développement. De l'avis de certains, nous serons développés le jour où, ayant accédé à toutes les techniques de la science moderne, nous aurons le même standing de vie que les importateurs de cette technique. A notre avis, ceux qui pensent ainsi nous proposent un nouvel esclavage. Qui serons-nous en effet au terme de ce développement ? Des pourceaux gavés, pleins d'ennuis, en quête de ce complément d'âme qui fait si cruellement défaut à la technique occidentale, comme le déplore l'éminent philosophe G. Marcel. Bref, ceux-là veulent nous boucher la bouche et les yeux avec cette espèce de bonheur qui ôte tout désir.

Ils savent bien, les organisateurs de cette fête de l'esprit, ces hommes de science et de culture. Leur invitation loin de tenir du hasard, répond au contraire à une profonde exigence.

Ils savent en effet que le véritable développement, dans l'authenticité, passe par « la digestion dans nos cultures de la réalité technique moderne », technique importée par la colonisation et la post-colonisation.

Or, qui dit Culture pose aussitôt le problème des langues. Nul ne peut prétendre entrer dans la culture d'un peuple en se passant de la langue de ce peuple ; c'est vrai de façon général ; mais c'est encore plus vrai de nos peuples à traditions orales. Dans les catégories anthropologiques en effet, les langues tiennent la première place. Non seulement

elles embrassent toute la vie de l'homme, mais encore elles sont le véhicule de toute culture et en constituent la porte d'entrée.

Mais le problème des langues africaines, s'il est d'abord un problème de fierté nationale, s'il est d'abord culturel et économique, n'en est pas moins aussi un problème de psychologie et de pédagogie. Avant donc de l'aborder sous chacun de ces éclairages, disons préalablement un mot des accusations qu'on porte habituellement contre ces langues.



### Accusations portées contre les langues africaines

On a accusé les langues africaines d'être « pauvres », de n'avoir pas assez de termes, assez d'appellations pour articuler toute l'expérience d'aujourd'hui : expérience scientifique, esthétique, logique, métaphysique etc. Cette accusation, on la sent venir d'une méconnaissance totale des mécanismes linguistiques. Prenons en guise d'exemple, la langue russe. Il y a une cinquantaine d'années, le Russe n'était qu'une langue de « moujiks », une langue de paysans, incapable d'articuler l'expérience scientifique et technique. Mais aujourd'hui, le Russe est pratiquement la seconde langue scientifique du monde. Pourquoi cela ? Parce qu'une langue n'est pas riche ou pauvre selon la volonté des gens. Phénomènes sociaux, les langues s'enrichissent aussitôt que les locuteurs se trouvent devant des besoins. Et pour ce faire, deux voies s'offrent à toute langue :

1°) La réutilisation ou la redéfinition des termes indigènes ; nous pouvons illustrer ce dire en beti en vous citant : *esoà* « assiette » qu'on a réutilisé dans *esoà fono* pour traduire le terme français « disque ». De même *otan* « chauve-souris » a servi à traduire « parapluie », uniquement par la ressemblance des ailes de la chauve-souris avec les formes du parapluie. Et on peut multiplier ces exemples.

2°) La création des termes nouveaux par des mots empruntés à d'autres langues et digérés par la langue nouvelle : le mot anglais « passagers » a donné en ewondo « *pätsinda* » avec un léger transfert de sens pour désigner le « train passager ». De même « laborer » (anglais) a donné *lôbele* pour désigner le « travail manuel ». Enfin « volontaire » a donné *mvulmetäda* etc. La liste de ces mots serait longue si nous nous amusions à les citer tous.

Mais ce que nous découvrons ici c'est ce que les savants biologistes avaient déjà vu à savoir que « le besoin crée l'organe ». Sitôt qu'une langue se trouve devant des besoins nouveaux à exprimer, elle s'enrichit.

Les langues africaines devant les exigences du monde d'aujourd'hui n'échapperont pas à cette inéluctable nécessité, à condition que nous leur donnions leur chance.

S'agissant d'une langue, la notion de pauvreté s'avère dès lors très relative. Le français et l'anglais seront relativement pauvres par rapport à notre faune et notre flore, alors que nos langues seront pauvres par rapport à des réalités nées sous d'autres cieux.

On a dit que nos langues ignoraient l'abstraction. Encore une méprise. Bien sûr, nos peuples sont des gens du concret. Mais l'opposition entre concret et abstrait nous semble superficielle. Quand les paysans latins parlaient de « calculus », ce petit caillou qui servait à compter, ils ne se doutaient pas qu'ils finiraient par désigner cette science si abstraite de la mathématique d'aujourd'hui.

Du reste l'examen de la plupart des langues africaines infirme ces allégations. Une langue comme le beti que je travaille, connaît des schémas linguistiques abstraits. Par exemple, parmi les classes nominales, la classe (5) avec son préfixe a- ; ainsi :

amvoé :	amitié	opposé à :	mvoé :	ami
andoman :	coqueterie		ndoman :	jeune fille
angon :	coqueterie		ngon :	jeu d'homme
aminga :	féminité		mininga :	femme
a'ég :	paresse		n'teteg :	le paresseux etc.

et ces schémas abstraits restent productifs aujourd'hui. En effet, je suis surpris sur les lèvres d'un de mes oncles qui n'a pas été à mon école le terme de *anya-modo* « maturité de l'homme ». Je suis surpris le terme de *afam* « virilité », dans la bouche d'une de mes petites nièces. Je trouve dans le dictionnaire de l'abbé Th. Tsala le terme *azamba* « la divinité ».

Poussant l'offensive plus avant, nous affirmons que la construction syntaxique de l'ewondo est plus abstraite que celle des langues occidentales que je connais. Pour traduire la phrase ewondo *n'lo o ne ma anén*, on doit dire « la tête elle est à moi la grosseur ».

On a reproché à nos langues leur multiplicité comme nuisible à l'unité nationale. Si cette objection est sérieuse, la difficulté pourtant ne nous semble pas insurmontable. La plupart de nos langues appartiennent à des familles plus vastes. Regroupées au sein de ces familles, cette multiplicité se résoud finalement en un nombre de familles assez limité.

Du reste, la section de linguistique appliquée de l'Université de Yaoundé a déjà commencé ce travail de regroupement. L'ensemble de nos langues se retrouvent ainsi dans cinq mille familles linguistiques. Au Nord, nous avons le Fulfulde. A l'Ouest le Bamiléké avec deux expressions : Le Fè'fé et le Bandjoun. Le Littoral avec le Douala. Le Sud-Ouest avec le Bassa et enfin le Centre-Sud avec le Bèti-Bulu.

Par ailleurs, un travail de recherche scientifique se met en route dans le même cadre, pour la construction d'un atlas linguistique camerounais, avec l'aide des chercheurs du CNRS français associés à l'équipe de recherche de la section linguistique de l'Université de Yaoundé.

En linguiste de profession, je ne puis que me réjouir de la multiplicité de nos langues. Loin d'être pour moi un handicap, cette multiplicité est pour moi un trésor; elle constitue pour moi en effet une chance, car, ce à quoi je ne pourrai avoir accès faute de documents écrits, je le retrouve avec la même fidélité au niveau des variantes dialectales d'une langue. Grâce à l'étude comparative de nos dialectes, nous sommes en mesure de refaire l'histoire de nos familles linguistiques et peut-être l'histoire tout court. C'est pourquoi chacune de nos langues, chacun de nos dialectes doit être sauvegardé comme faisant partie de notre patrimoine culturel national. Mais laissons là ces objections et voyons comment nos langues peuvent contribuer positivement au développement de nos pays.

\*

\*\*

#### Langues africaines, solution d'un problème de pédagogie

Un jeune français, un jeune anglais qui va en classe, poursuit sur les bancs de l'école, la découverte des schémas de cette langue qu'il a apprise sur les genoux de sa mère : pas de discontinuité entre cette expérience-ci et celle-là. Il en va tout autrement du jeune africain d'aujourd'hui. Tout jeune, il apprend sur les genoux de sa mère une langue qu'on a péjorée en « vernaculaire ».

A l'école il doit apprendre une langue baptisée « langue de culture ». Sans lui ménager aucune transition, il achoppe dès le seuil de l'école à un postulat monstrueux. Dès la maternelle en effet, on se met à lui inculquer en français, ce français qu'il est venu apprendre et l'on fait comme si l'enfant connaissait déjà cette langue qu'il est venu apprendre. Peut-on s'étonner dès lors qu'il se produise, pendant des longues années, une déperdition d'énergie absolument non rentable :

entre le maître et l'élève s'établit un vrai dialogue de sourds. Peut-on s'étonner dès lors de l'énorme déchet de nos classes élémentaires ?

Le jeune qui réussit à surnager, à quoi est-il attelé ? A travers une langue étrangère qu'on lui enseigne, il doit ingurgiter, de façon externe et artificielle, des réalités culturelles d'un monde étranger. Par exemple, avec le suffixe *ier*, il apprendra pommier, poirier, prunier etc... qui renvoient à des réalités d'un monde absolument étranger à son expérience quotidienne. Mais à côté de cela il ignorera les cent noms d'essences végétales que ses ancêtres ont mis des siècles à dénommer et qui leur ont permis de s'insérer dans leur expérience.

Quel type d'homme sort de ce creuset ?

Des déracinés qui ne connaissent leur milieu qu'à travers un Français ou un anglais mal assimilé ; ils vont parleront toujours de leur réalité comme d'une sorte de... comparant ce qu'il a quotidiennement sous les yeux à des réalités dont il n'a aucune expérience, sauf celle de ses livres. C'est le type même de l'extraversion mentale qui caractérise la plupart de nos compatriotes.

Des hommes sans imagination, incapables de toute invention, incapables de trouver la moindre solution de rechange à leurs maux actuels.

Des perroquets qui vont répétant ce qu'on leur a appris ; des singes qui vont mimant, sans réflexion les gestes que leurs patrons leur ont inculqués, sans jamais se douter du ridicule qui pourrait s'y attacher.

Des chômeurs en puissance ; incapables de voir dans quelles richesses ils vivent, ils préfèrent aller grossir les rangs des chômeurs en ville, avec leur demie science.

Des hommes qui abandonnent le pays à l'exploitation étrangère : on ne leur a pas appris comment manipuler leur expérience, comment sauraient-ils en tirer profit ? Des hommes incapables de tout développement, puisqu'ils ne savent qu'attendre de l'extérieur, les solutions de leurs problèmes.

Quand certains réussissent à surnager et à se mettre en question, ils deviennent des hommes tiraillés entre deux mondes qui cohabitent en eux et autour d'eux et dont ils n'ont pas su faire une synthèse heureuse... et j'en passe.

Quels remèdes préconiser à tant de maux ? Nous croyons pouvoir les enrayer tous, si nous habituons nos jeunes à articuler leur expérience première en leur langue dans les classes d'initiation. Le jeune apprend

ainsi à connaître ses réalités avant les étrangères. Il apprendra tout son contexte géographique et écologique en sa langue. L'enseignement du français et de l'anglais venant en un second temps sera conçu comme un enseignement de langues étrangères ; cet enseignement s'efforcera de s'adapter à ce que les jeunes ont acquis dans les classes élémentaires. L'enfant apprendra ainsi à découvrir le monde moderne à travers ses schémas naturels.

Du reste, pour rassurer les tenants de l'apprentissage du français et de l'anglais, nous devons leur affirmer que le meilleur rendement de l'enseignement du français et de l'anglais passe par une reconnaissance préalable des difficultés linguistiques qu'opposent nos langues à ces langues étrangères. Vous n'êtes pas sans savoir, Mesdames et Messieurs, que le type ewondo, le type bassa, le type bamiléké etc... ne parle pas français ou anglais de la même façon. Pourquoi cela ? Parce que chacun d'eux apporte à l'intérieur de ces langues étrangères ses habitudes linguistiques propres. Il faut donc connaître ces habitudes linguistiques pour pouvoir les vaincre efficacement.

Il est un autre problème de pédagogie que soulève la nouvelle littérature qui se crée sous nos yeux : littérature dite francophonique ou anglophonique. Tous ceux qui se penchent sur elle avec impartialité éprouvent une gêne bien motivée. Qu'est-ce qui caractérise cette littérature en effet ?

C'est ce hiatus permanent entre deux moitiés qui se cherchent sans jamais se retrouver ; c'est cette alliance manquée d'un fond africain fait des sensations, d'émotions, de sentiments de désirs typiquement africains, véhiculés par un symbolisme non moins africain et d'une forme occidentale brillante très souvent, mais pâtinant sur un contenu sur lequel elle n'a pas d'emprise..

La première cause de cette gêne vient justement de ce caractère hybride. Lorsqu'un professeur a la pénible tâche d'initier les jeunes à cette littérature, il est obligé de faire ce constat d'échec et d'expliquer en deux temps séparés, le fond et la forme.

La seconde cause de cette gêne vient du public. A qui destine-t-on cette littérature ? Ce n'est certes pas aux masses africaines, puisque la langue utilisée constitue pour elles une barrière. Ce n'est pas plus au public occidental même cultivé, puisqu'après avoir admiré les formes, il ne peut accéder que très péniblement à ce contenu qui lui glisse de l'entendement. Il ne reste donc plus que ce petit public d'Africains qui est allé à l'école occidentale et qui est assis à califourchon sur les deux cultures.

L'ultime conséquence est que cette littérature paraîtra toujours de seconde zone : elle gêne ces deux publics possibles et les laisse dans l'insatisfaction quand ce n'est pas la frustration.

Consentis de cela, les critiques africains réunis à Yaoundé, se sont demandés s'il ne fallait pas réinviter les compositeurs africains à rédiger dans leurs langues. Leurs compositions, retrouvant le mariage de la forme et du contenu, retrouvant du même coup cet accent d'authenticité qui transpire des chants de Myriam Makéba, chantant en Zoulou mais arrivant à bercer le monde entier.

Bref, pour une meilleure insertion de l'homme de nos pays dans ses réalités, la pédagogie à tous les niveaux doit compter avec les langues africaines.

#### Langues africaines et développement culturel.

Une culture est constituée par un ensemble de moyens techniques intellectuels, moraux et spirituels, mis en œuvre par un peuple, pour réaliser au mieux de sa vision, le destin des individus qui le composent. C'est le « Naturel » de chaque peuple et les anciens, plus lucides que nous disaient : « chassez le naturel, il revient au galop ».

Une certaine vision impérialiste et hégémoniste a voulu faire passer la culture occidentale comme la Culture (avec grand C), le reste n'étant que barbarie et œuvre de démon. Grâce à Dieu, nous en sommes revenus et l'on comprend mieux aujourd'hui que tout peuple a une culture et ne peut être heureux qu'à l'intérieur de sa culture. L'homme le plus inculte est tout de même cultivé tant qu'il baigne dans une ambiance culturelle qui l'imprègne.

Le Cameroun d'aujourd'hui, comme l'ensemble des pays africains, abrite hélas ! tout une population doublement inculte ; elle ignore tout de sa culture traditionnelle ; elle n'ignore pas moins cette culture occidentale qu'on a cru lui inculquer à l'école ; elle manque enfin de cette ambiance culturelle qui pourrait l'imprègner. On comprend dès lors cette impression que nous offrons de société en dérive, sans cadres et dont les échelles de valeurs croulent.

Certains parlent du retour à nos traditions pour amuser la galerie internationale. Ils ne voient pas l'urgente nécessité de redonner à nos peuples des cadres d'équilibre, pour son bonheur humain. Ils pensent

que ce bonheur lui sera donné le jour où ce peuple sera matériellement comblé. Pourtant St Exupéry l'avait déjà vu « Peu importe dit-il, que l'homme soit plus ou moins comblé ; ce qui importe, c'est qu'il soit plus ou moins homme ».

Il nous faut donc d'abord redécouvrir notre « Naturel », notre culture. La découverte de cette culture passe par une emprise sur nos langues. D'abord, parce que nos traditions sont orales et que, pour avoir une emprise explicative sur elles, il faut une emprise préalable sur les mots que nous utilisons. Ensuite, les secteurs culturels ayant fait l'objet d'interdiction par les missionnaires et autres, ont été profondément perturbés ; il s'avère difficile d'avoir une explication authentique qui échappe à une simple interprétation populaire.

Les langues par contre ont cet avantage de conserver plus longtemps les significations intellectuelles dont les locuteurs actuels n'ont plus conscience. Il paraîtra, un de ces jours, dans le Camelang, revue de la section de linguistique, un article où je livre les étymologies de certains mots Béti que j'ai pu découvrir et à partir desquelles, je le souhaite, les philosophes pourront nous retracer la « weltauschaung » des anciens Béti.



### Langues africaines moyens de développement économique

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous prétendons que les pays africains ne pourront sérieusement démarrer leur développement économique que le jour où nos gouvernants se serviront de ces langues comme moyens naturels pour nous inciter à produire. A l'appui de ceci, nous invoquerons un argument théorique et un argument historique.

En effet, le développement n'est pas le fait de l'élite seule ; il est le fait de l'élite entraînant la masse au développement. Pratiquement, l'élite est chargée de penser le développement ; la masse, doit mettre en œuvre cette pensée. Mais pour que cette élite puisse ébranler les masses, il faut entre les deux groupes une communauté de pensée et de langage.

Or, loin de favoriser cette osmose entre nos élites et leurs masses, loin de favoriser cette communion de pensée, les langues officielles constituent plutôt des écrans. Le peuple saisit plus ou moins ce que disent

ses dirigeants et nous voilà en train de pâtiner tous sur cette route montante mais combien glissante qui mène au développement.

C'est à nos dirigeants de faire l'effort de parler à ces peuples ses langues ; à eux de digérer les réalités économiques dans ces langues, pour que, les ayant saisies adéquatement, ces peuples puissent se mettre valablement et efficacement au travail. Toute autre voie nous fera perdre et des énergies énormes et beaucoup de décennies avant que nous puissions parler d'un décollage économique vrai.

Du reste, l'analyse économique du monde d'aujourd'hui vient confirmer ces dires. Le monde économique actuel peut se subdiviser en quatre classes. La première est constituée par le monde occidental. La technique est née chez lui, dans le cadre de leur langue et leur culture. Nous les appelons peuples développés, puisque les élites, en dialogue avec les masses, ont réussi à créer cette fortune matérielle dont ils sont les détenteurs aujourd'hui.

La seconde classe est constituée de Japonais et de chinois. La technique n'est pas née chez eux, mais elle a rencontré chez ces hommes de fortes cultures. Les savants de ces peuples ont pu dialoguer avec leurs masses dans leurs langues, en même temps qu'ils faisaient l'effort de digérer les réalités techniques dans leurs cultures. Ces peuples sont aujourd'hui aussi développés que certains de la première classe. Ils s'imposent ainsi au monde par leur sérieux.

La troisième classe est composée des peuples latino-américains. Ils ont reçu la technique de l'extérieur ; mais en même temps on la leur a présentée à travers des catégories étrangères à leur mentalité. Nous les voyons depuis plus d'un demi-siècle pâtiner sur la route du développement, incapables qu'ils sont de comprendre profondément cette technique.

La quatrième classe est la nôtre : celle des peuples qui se mettent en route pour leur bien être. Au terme de leur développement, ils se retrouveront soit dans la seconde classe soit dans la troisième, selon l'effort qu'ils auront consenti à comprendre cette technique de l'intérieur, dans leurs propres langues. Appelons cela négritude, négritisme ou négrité, nous pensons quant à nous que tout l'enjeu est là : à nous donc de choisir.



### En guise de Conclusion.

Très souvent, j'ai surpris, chez nombre de mes compatriotes, un certain scepticisme, lorsqu'on leur parle de ce problème. Que ce scepticisme

résulte de la difficulté qu'ils ressentent à le faire aboutir, il est pardonnable ; il serait littéralement incompréhensible autrement. En effet nos langues devraient être pour nous un motif de fierté. Nous avons demandé et obtenu nos indépendances nationales. La question qui se pose est de savoir pourquoi on les a demandées. En effet si en toutes choses jusque dans le langage de tous les jours, nous continuons à être tributaires de nos patrons d'hier, en quoi sommes-nous vraiment indépendants d'eux ? Nonobstant toutes les raisons que j'ai évoquées ci-dessus, pour la découverte de ces langues, il faudrait, Mesdames, Messieurs et Messieurs, que chacun de vous emporte d'ici cette conviction que : « Un peuple sans sa ou ses langues est un peuple tombé de fait dans l'esclavage ».

Prosper ABEGA

**This article is Copyright and Distributed under the following license**



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike  
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

**Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante**



**Attribution - Pas d'Utilisation  
Commerciale - Partage dans les Mêmes  
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remix, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

### **Copyright and Take Down notice**

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).